partie du convoi fut-elle prise par la flotte anglaise, qui croisait à l'entrée du Saint-Laurent. M. de Lévis poussait le siège de Québec vigoureusement, et les Anglais ne pouvaient espérer tenir longtemps s'ils n'étaient bientôt secourus. Le 15 mai, assiégeants et assiégés aperçurent quelques vaisseaux à l'horizon ; si c'était une flotte française, Québec revenait à la France ; sinon, M. de Lévis était obligé de lever le siège. Aussi tout le monde, dit l'historien anglais Knox, tournait-il avec la plus grande anxiété les yeux vers le bas du fleuve d'où chacun espérait voir venir son salut.

C'était l'avant-garde de la flotte anglaise. « Nous restâmes quelque temps en suspens, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder, dit Knox.... L'on ne peut exprimer l'allégresse qui transporta alors la garnison. Officiers et soldats montèrent sur les remparts, faisant face aux Français, et poussèrent pendant plus d'une heure des hurras continuels en élevant leurs chapeaux en l'air.... Enfin, il est impossible de se faire une idée de notre allégresse si l'on n'a pas souffert les extrémités d'un siège et si l'on ne s'est pas vu avec de braves amis et de braves compatriotes voué à une mort cruelle.... »

Le 17 mai, M. de Lévis leva le siège de Québec et se replia sur Montréal avec 3,600 hommes. Il ne pouvait, en effet, rester à Québec, les Anglais étant maîtres par leur flotte du cours du Saint-Laurent, et pouvant ainsi lui couper sa retraite. Deux frégates, presque sans artillerie, composaient alors toutes nos forces maritimes sous Québec. Elles furent prises après un vigoureux combat de deux heures ; leur généreux commandant, M. de Vauquelin et ses